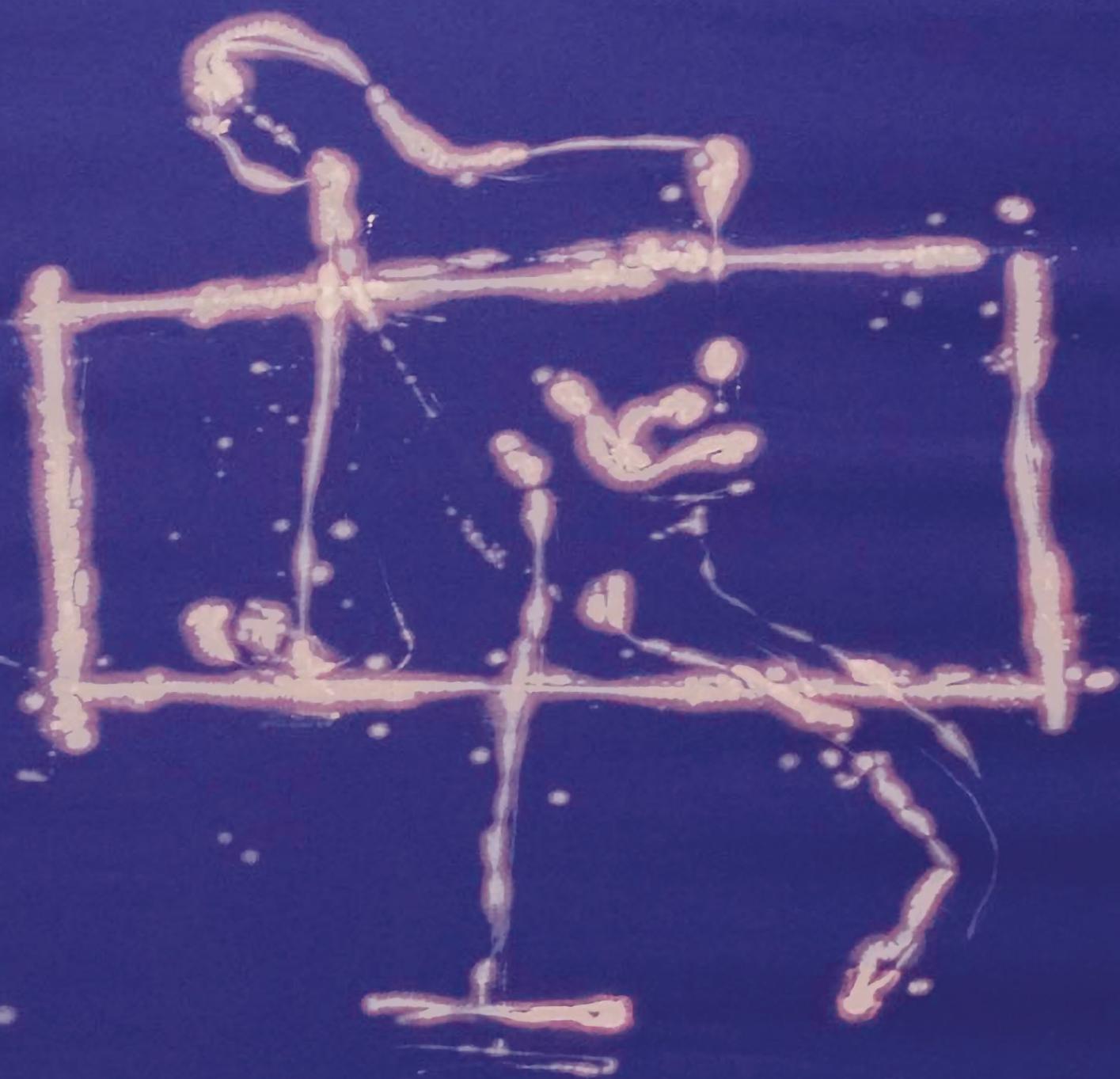


Ana Jotta

FR



On peut
On peut encore

07_09_2024_____05_01_2025

ELS WIELS WIE

INTRODUCTION

Au fil des cinquante dernières années, Ana Jotta a développé un vocabulaire artistique très singulier, qui non seulement rejette mais aussi défie toute forme de classification et d'identification. Refusant d'adopter un style reconnaissable, elle empiète sur diverses catégories esthétiques, sources d'inspiration et de détournement, créant un univers qui n'existe qu'en vertu de ses propres choix.

Loin d'essayer d'englober l'intégralité de son œuvre, l'exposition se concentre sur un aspect spécifique de son travail : sa façon d'investir le dessin d'une multiplicité de sens. Pour Jotta, dessiner, c'est révéler – démontrer, découvrir ou étoffer les potentielles connexions latentes entre diverses images et références. Pour elle, dessiner c'est aussi puiser – saisir, s'approprier, extraire du monde. L'artiste enrichit le langage du dessin en inventant un champ où esquisses, peintures, points de couture, gribouillis, silhouettes, griffures et ciseaux contribuent à un écosystème de gestes qui se recoupent. Elle traduit les choses en significations, les images en mots, préférant partir d'images à charge poétique ou affective, trouvées ou rencontrées, dont elle exploite de nouvelles dimensions dans des rébus visuels.

Curateurs : Anthony Huberman & Miguel Wandschneider

Coordination : Pauline Hatzigeorgiou

CONVERSATION ENTRE LES CURATEURS

Miguel Wandschneider : En tant qu'artiste, Ana Jotta ne s'est jamais cantonnée à un médium particulier. Sa pratique est extrêmement fluide, et elle n'a cessé de passer avec aisance d'une technique à une autre. Ana a toujours dessiné, sans que cet aspect de sa pratique ne soit prolifique en tant que tel. Cette exposition, dans laquelle le dessin offre une sorte de prisme pour le choix des œuvres, inclut des dessins ainsi que des œuvres qui, si elles sont issues d'autres pratiques, empruntent au vocabulaire du dessin.

Anthony Huberman : Oui, ici le dessin n'est pas seulement un médium, il est abordé dans toutes ses significations, toutes ses manifestations. L'exposition fait du « dessin » son point de départ, s'attachant à toutes les formes que peut prendre l'acte de dessiner afin de révéler une approche plus globale de l'œuvre d'Ana.

MW : L'exposition, dans une forme antérieure, plus concise, a été présentée aux États-Unis. Or, en anglais, « dessiner », *to draw*, revêt de multiples sens – *to draw on*, s'inspirer, *to draw from*, puiser, *to draw out*, extraire, *to draw with*, tracer avec. Mais ce mot ne fonctionne pas de la même façon en français.

AH : C'est vrai. En français, les mots « dessin », « dessiner », sont liés au médium lui-même, bien qu'ils puissent aussi évoquer un croquis, une ébauche. Je crois que notre postulat, ici, c'est que le dessin, dans le cas d'Ana, désigne une approche au sens large.

MW : L'un des dénominateurs communs de la plupart des œuvres présentées ici est la primauté de la ligne comme un élément formel et expressif. Cela comprend, notamment, une ligne de broderies, une ligne décolorée sur un tissu, une ligne tracée sur un écran, ou même une ligne gravée dans du bois.

AH : Il y a des lignes tracées sur du papier, des dessins au trait issus du *cartoon*, des lignes de lettres manuscrites. Il y a aussi des lignes tracées par les fils utilisés pour coudre de petits morceaux de cuir.

MW : L'exposition est construite de manière à faire coïncider, à raccorder, les œuvres au processus créatif d'Ana. À peine entré·e, le·la spectateur·ice remarque la frugalité des moyens, la rapidité du processus créatif, la préférence pour une expression simple, concise.

AH : Comme dans *Desenho fantasma* [Dessin fantôme]. Cette œuvre évoque une peinture en train de revenir à son état de dessin, d'esquisse préliminaire. C'est, en quelque sorte, une image en marche arrière. Elle est présente, mais aussi effacée, absente, comme un fantôme.

MW : Pendant longtemps, Ana a nourri le désir d'être avant tout une peintre. Il n'y a rien qu'elle admire davantage, dans l'art, que la discipline, la patience et la persévérance requises par la pratique de la peinture. Pour ses premières expositions personnelles dans des galeries commerciales, à la fin des années 1980, quand elle est devenue artiste professionnelle (« amatrice professionnelle », comme elle aime à le

dire), elle a décidé de réaliser et d'exposer des peintures à l'huile. Mais son tempérament agité semble incompatible avec ce type de pratique concentrée, et elle est vite passée à d'autres choses : petits objets en bronze ou en porcelaine, photographies, dessins, broderies.

AH : La première fois que j'ai visité l'appartement d'Ana, j'ai tout de suite remarqué *Pathé-Baby*, qui n'est pas un dessin, mais un objet trouvé, où les lignes apparaissent sous la forme fantomatique de plis.

MW : Ana n'a rien changé à cet objet tout fait. Il s'agit d'une vieille toile de projection achetée dans un magasin à Bruxelles. Ana adore les objets qui ont eu leur vie propre, qui ont été utilisés, ont vécu. C'est aussi le cas de l'ancienne table sur laquelle elle a gravé une composition géométrique (*Torso*) [Torse], et de la nappe tachée où elle a brodé un motif géométrique (*The Ant's Place*) [Chez la fourmi].

AH : Une ligne peut évidemment être bien moins abstraite, et prendre la forme de lettres. *On peut* et *On peut encore* évoquent les exercices d'un cahier d'écriture, où nous avons tous·tes appris à transformer les lignes en lettres. Comme dans toutes les œuvres de la même série, les extraits de textes sont issus d'un manuel scolaire.

MW : Cette exposition est révélatrice quant à l'usage récurrent par Ana d'images préexistantes. Dans *Chuva da Tarde* [Pluie d'après-midi], elle fait référence à une gravure sur bois du milieu du XIXe siècle de l'artiste japonais Utagawa Hiroshige – une source

d'inspiration que beaucoup ne reconnaîtront pas car seuls quelques éléments de l'image ont été conservés : la silhouette d'un paysan qui traverse la rivière dans sa barque, sous la pluie. Les nuages colorés s'inspirent d'un tableau connu de Max Ernst mais, là encore, seule une partie de l'œuvre originale apparaît ici. Ana s'approprie souvent des images bien plus banales. Le dessin du garçon qui peint (**Sans titre, issu de la série *Os touros de Mary Foster*** [Les taureaux de Mary Foster]) fait partie d'une série de dessins recopiés dans un cahier de coloriage pour enfants. Les images de ***Estação Rateira*** [Piège à rats] viennent d'un manuel scolaire. Le dessin en couleurs d'une longue farandole de personnages en costumes traditionnels (**Sans titre, 1987**) recrée le motif en noir et blanc d'une petite casserole.

AH : Ce long rouleau emprunte à un autre registre, qui est peut-être le plus fréquemment associé au dessin : le *cartoon* ou le *comic strip*. En français, le lien est plus direct, puisqu'un *cartoon* est un « dessin animé », un *comic strip*, une « bande dessinée ».

MW : Les images issues de bandes dessinées sont assez courantes dans l'œuvre d'Ana. Depuis 2018, elle a réalisé de nombreuses œuvres dans lesquelles elle insère des personnages et divers détails scéniques de *Krazy Kat* de George Herriman – notamment la petite souris Ignatz, représentée dans ***Entrada dos Artistas*** [L'entrée des artistes]. Les bonhommes de neige qui rient sont empruntés à *Calvin & Hobbes* de Bill Watterson. Plus récemment, elle a repris d'autres personnages – par exemple le petit personnage

dans *A Day Past* [Un jour passé] – et toute une iconographie propre à l'œuvre de Rodolphe Töpffer, artiste suisse du XIXe siècle, précurseur de la bande dessinée.

AH : L'une des connotations du dessin, c'est d'être une esquisse, quelque chose de préliminaire. Pas incertain, plutôt un acte d'expérimentation, le fait de tester quelque chose. L'idée est que le dessin a, par nature, une visée exploratrice. Il ne se déclare pas de manière imposante, il est plutôt doté d'une ambiguïté intrinsèque. Il me semble que c'est perceptible dans l'œuvre *Que sais-je ?*, qui n'est pas du tout un dessin sur le plan technique – c'est une sérigraphie sur un torchon de cuisine souillé –, mais qui s'accorde avec cette notion d'exploration, d'apprentissage, de processus de compréhension du monde. Dans l'œuvre monumentale *Fala-Só* [Soliloque], la silhouette semble esquissée, évoquant une apparition, une approximation. Quelqu'un ou quelque chose qui arrive rapidement, soudainement, comme un dessin, mais qui reste perpétuellement gravé sur place, perdant cette notion de provisoire, de préliminaire – la javel ne se dépose pas sur le dessus du tissu, elle le ronge, laissant une empreinte éternelle. Ce n'est pas un dessin aux lignes précises, mais une sculpture monumentale qui trace une ligne à travers le bâtiment.

MW : En un sens, *Fala-Só* est la représentation oblique de l'artiste comme individu solitaire, comme quelqu'un qui est et qui a besoin d'être en perpétuelle conversation avec elle-même.

AH : L'œuvre dégageant la plus grande solitude est la sculpture d'une lettre unique, issue du nom de famille de l'artiste, *J*. C'est aussi une ligne incurvée, la forme de la lettre *J*. Ça nous ramène au dessin comme forme d'écriture, à la salle de classe et à l'apprentissage de l'alphabet, à la façon dont Ana inscrit sa propre identité dans une constante évolution, où même son propre nom n'est jamais stable – la lettre *J* apparaît comme une ligne, une lettre, un monogramme, une sculpture, un parapluie, un morceau de céramique incurvé, une forme trouvée dans la rue.

MW : En jouant avec la première lettre de son nom de famille comme une sorte de signature, Ana pose des questions fondamentales : qu'est-ce qu'un·e auteur·ice ? Qu'est-ce qui fait une œuvre ?

À PROPOS DE L'ARTISTE

Ana Jotta (née en 1946 à Lisbonne) crée un corpus d'œuvres qui défie la notion d'autorialité et brouille la frontière entre l'art et la vie. De la fin des années 1970 à la fin des années 1980, elle travaille dans le théâtre, à la fois comme comédienne, costumière et scénographe. Elle développe parallèlement sa pratique artistique pluridisciplinaire.

Elle a fait l'objet d'expositions monographiques à la Kunsthalle, Zurich (2024) ; au Wattis Institute, San Francisco (2023) ; au Festival d'Automne, Paris (2022) ; à la Casa São Roque – Centro de Arte, Porto (2019) ; à la Temporary

Gallery, Cologne (2018) ; à Établissement d'en face, Bruxelles (2016) ; au Cédrac, Ivry-sur-Seine (2016) et à Culturgest, Porto (2016). Une première rétrospective de son œuvre a été présentée au Serralves Museum, Porto, en 2005 ; une deuxième au Culturgest, Lisbonne (2014). Ana Jotta vit et travaille à Lisbonne.

ÉVÉNEMENTS

Conversation entre les curateurs ^(EN)

Ven. 06.09.2024, 18:30

Conférence sur Ana Jotta par Clément Dirié ^(FR)

Jeu. 31.10.2024, 18:30–20:00

Look Who's Talking : Etienne Wynants ^(NL)

Sam. 09.11.2024, 14:30–15:30

Look Who's Talking : Regina Barunke ^(EN)

Sam. 23.11.2024, 14:30–15:30

Nocturnes avec des visites guidées ^(NL/FR/EN)

Chaque 1^e mercredi du mois, 11:00–21:00

MERCI POUR VOTRE VISITE !

Avec le soutien généreux de :

M. & Mme António & Anne Castro Freire

Mme Sylvie Winckler

Casa São Roque – Peter Meeker Collection

Fundação Calouste Gulbenkian

Plus d'infos sur : [WIELS.ORG](https://www.wiels.org)

 [WIELS_brussels](#)

 [WielsBrussels](#)

 [wiels_brussels](#)

Image credit: Ana Jotta, *Fala-só*, 2016-17 (detail).
Bleach on blue twill, 1.60m × 40m. Courtesy of
the artist and greengrassi, London.

